

## **La rencontre de l'Orient et de l'Occident dans l'imaginaire d'Isabelle Eberhardt**

**Sabrina Benziane**

**Doctorante, Université de Batna 2**

### **Introduction**

La question de la rencontre des deux rives, celle de l'Occident et de l'Orient, prend une dimension importante et devient au centre de la vie et de l'œuvre d'Isabelle Eberhardt. Le lien que veut créer l'auteure entre les deux rives semble vouloir outrepasser le contexte de colonisation qui prédominait à l'époque même si elle s'emploie à rendre fidèlement la réalité de cette période.

Si l'Orient, pour l'auteure représente cette terre d'Afrique, ce Maghreb, cette Algérie qui sera son pays d'élection, l'Occident sera pour elle la civilisation, la modernité, le progrès qu'elle a souvent fui. L'image qui se crée au fil de ses textes des deux mondes sera partagée entre le monde qu'elle recherche et celui dont elle s'évade. Se départir du matériel pour se pénétrer du spirituel. Cependant loin de trancher, elle emportera en elle de l'un et de l'autre.

Ce que nous tenterons de mettre en lumière dans cet article c'est cette dualité qui se présente souvent dans ses écrits, de deux univers, deux mondes, qui se côtoient dans la réalité à travers la colonisation alors que dans l'imaginaire de l'auteure outrepassent cette Histoire à travers sa propre histoire : une suisse d'origine russe qui se fait musulmane, choisit de vivre en Algérie mais parcourt le désert en tenue masculine sous l'identité de Mahmoud Saadi. Si elle est passée d'une identité occidentale à celle d'orientale à travers sa conversion, son mode de vie, sa tenue vestimentaire et son identité, il reste néanmoins que dans certains de ses traits de caractère se

révèle un attachement à certains principes acquis de l'Occident même si souvent elle en critiquait la civilisation.

### **Nager à contre courant**

Nous pouvons considérer Isabelle Eberhardt comme étant parmi les écrivains « précurseurs enracinés »<sup>(1)</sup>. de la littérature algérienne d'expression française, ceci loin d'un désir de classement de parmi des genres ou des auteurs. Seulement cela voudrait dire que la valeur de ses écrits était différente des écrivains de cette époque, le XIXe siècle. C'est en cela que travailler sur les textes de l'auteure devient un outil de la connaissance de cette dernière, sous un autre aspect : celui de l'écrivaine qu'elle était.

L'auteure s'est nourrie, certes, des récits de voyages d'écrivains orientalistes comme Pierre Loti, Eugène Fromentin, ce qui lui ouvrit la voie vers la découverte de l'Orient mais elle n'en fut pas pour autant une orientaliste ou une exotique. Loin des écrivains-voyageurs comme Alphonse Daudet et Maupassant, si elle partage avec ces écrivains l'attachement au voyage, cependant son amour de l'Orient sera différent. Si l'Orientalisme consistait à représenter l'Orient du point de vue de l'Occident, pour Isabelle Eberhardt loin de cet état de fait c'est beaucoup plus la représentation de la

réalité de l'Orient loin des fantasmes de l'Occident. D'où le fait qu'elle n'était considérée par beaucoup d'auteurs qui ont travaillé sur elle dont l'écrivaine Catherine Stoll-Simon ni comme une exotique ni comme une orientaliste.

Ce qui la différencie aussi des « autres amoureux du désert et de l'Orient »<sup>(2)</sup>. c'est qu'elle ne choisit pas que la terre mais fait du peuple ses frères dont elle voudrait défendre les intérêts. Elle critiquera souvent la représentation que font les écrivains orientalistes de l'Arabe :

«Pour l'étranger profane, les *burnous* sales sur la tenue européenne en loques, les *chechiya* sans gland et fanées et les mauresques nombreuses sont la *couleur locale*. Pour celui qui sait, c'est là justement ce qui enlève à Alger son caractère arabe, parce que ce n'est pas conforme aux mœurs arabes. Encore, le profane trouve très *africain* le dédale des rues vieilles d'Alger. Médiéval, turc, maure, tout ce que l'on voudra, mais ni arabe, ni africain surtout!»<sup>(3)</sup>.

Comme elle se fera pour devoir de dénoncer et de rapporter les différentes réalités, qu'elle découvrira au fur et à mesure de ses voyages, du colonialisme et du traitement des colonisés, aussi bien dans ses textes que dans ses correspondances: «Ce qui m'écœure ici, [...] c'est l'odieuse conduite des Européens envers les Arabes, ce peuple que j'aime et qui, inch'Allah, sera mon peuple à moi»<sup>(4)</sup>.

C'est une sorte d'attachement envers ce peuple que, même avant de l'avoir rencontré, elle avait fait sien et dont la foi semble être le lien qui l'unira aussi bien à lui qu'à sa terre.

### **Le rejet de l'Occident**

Dans le parcours de l'auteure, c'est d'abord un rejet de l'Occident qui s'opère en elle. Ce rejet est favorisé par « l'éducation libertaire »<sup>(5)</sup>. qu'elle acquiert dès son jeune âge, dans un milieu retranché et original, celui de la « Villa Neuve ». Être à l'écart de la société de l'époque (ne pas fréquenter l'école et apprendre aux côtés de son précepteur que tous les biographes qualifient « d'anarchiste », être élevée comme un garçon et se fondre dans le milieu des immigrés à Genève (qui à l'époque était le refuge de réfugiés politiques, d'étudiants et d'exilés de tous bords) : fréquentant ce milieu, l'auteure ne pouvait que s'en imprégner et faire que dès sa jeunesse. Elle fût en contre sens des valeurs qui font l'Europe donc l'Occident ou plus exactement, elle fit presque immédiatement partie d'une forme de contre-culture générée par la société et l'histoire européenne elle-même. En effet, la contestation, l'esprit critique et même l'anarchisme ou un certain esprit « libertaire » ou encore « libre penseur » font en réalité partie depuis longtemps de la culture occidentale elle-même, bien entendu.

Ce qui apparaît comme caractéristiques de sa personnalité est qu'elle ne pouvait se satisfaire de ce que lui offraient les valeurs de la société de l'époque. De là le désir de rechercher ce qui lui manquait. Pour Catherine Stoll-Simon:

«Toujours est-il qu'au fond, Isabelle ne fut jamais d'Occident : ni de Russie où elle ne mit pas les pieds, ni de Genève où elle vécut toujours en marginale, fréquentant le milieu des étudiants russes et turcs, ni de Paris où elle ne fit que passer, y tentant en vain une percée littéraire dont elle attendait une voie d'avenir. Peut-être un peu plus de Marseille, ville ouverte sur la Méditerranée, voie de passage vers le Sud où Augustin, son double de frère, finit d'ailleurs par se marier et élire domicile»<sup>(6)</sup>.

Dans toutes ces villes, l'auteure ne fera que passer et les fuira souvent puisqu'elle se choisit le désert et l'Algérie comme terre d'élection: « Fuir l'Europe même transplantée, et aller dans un pays arabe semblable sans doute à celui que j'aime, revivre une autre vie... »<sup>(7)</sup>.

Dans ses écrits, l'auteure met en scène comme héros un certain type d'occidental prédisposé par les différentes caractéristiques de sa personnalité à se rapprocher de « l'Autre » et à chercher à le découvrir. Et souvent ses héros fuient à leur tour une Europe ou un Occident dans lequel il ne se retrouve pas. Jacques dans *Yasmîna* ne supportait plus la vie des casernes et Jacques *Le Major*, c'est au sein de tout le système dans lequel il travaillait qu'il se sentait perdu et c'est ce qu'il fuira.

La représentation de l'Occident tel que l'auteure ne le tolère pas sera faite à travers la critique du système colonial et les différentes positions de ses officiers. Les camarades de Jacques, *Le Major*, par les idées reçues et les critiques qu'ils dirigeront contre le pays et le peuple révèlent l'hostilité de leur comportement: «Un pays sans charme, les Algériens brutaux et uniquement préoccupés du gain, les indigènes répugnants, faux, sauvages, au-dessous de toute critique, ridicules...»<sup>(8)</sup>.

Le capitaine Malet par ses mises en garde qu'il adressa à Jacques dans le *Major* révélera son opinion et l'attitude qu'il aura pour le peuple colonisé dévoilera le mépris, la mésestime et la dévalorisation des indigènes. Par ses caractéristiques mêmes, il incarne le système qu'il représente :

« Dur, froid, soumis aveuglément aux ordres venant de ses chefs, sans jamais un mouvement spontané ni de bonté, ni de cruauté, impersonnel, le capitaine Malet vivait depuis quinze ans parmi les indigènes, ignoré d'eux et les ignorant, rouage parfait dans la grande machine à dominer. De ses aides, il exigeait la même impersonnalité, le même froid glacial...»<sup>(9)</sup>.

Les interrogations que fera Jacques, ses constatations sur le comportement de ses compatriotes révéleront son opinions vis-à-vis d'eux et de leurs façons d'agir. Ce qui semble déranger Jacques est identique à l'opinion qu'avait l'auteure en ce qui concerne les valeurs de l'Occident qu'elle critiquait sans cesse. Ce sont aussi les mêmes caractéristiques qu'il remarquera chez les hommes avec lesquels il travaillait :

« De plus en plus ce qui, dans ses rapports avec les hommes, lui répugnait le plus, c'était leur vulgarité, leur souci d'être, de penser et d'agir comme tout le monde, de ressembler aux autres et d'imposer à chacun leur manière de voir, impersonnelle et étroite»<sup>(10)</sup>.

Jacques continue ses réflexions et c'est sa liberté réprimée qu'il évoque, le fait qu'il se retrouve aussi privé que les indigènes colonisés de ce qui semble élémentaire pour lui : « Cette mainmise sur la liberté d'autrui, cette ingérence dans ses pensées et ses actions l'étonnaient désagréablement... Non contents d'être inexistant eux-mêmes, les gens voulaient encore annihiler sa personnalité à lui, réglementer ses idées, enrayer l'indépendance de ses actes...»<sup>(11)</sup>. Et c'est ce qui le révoltait et l'irritait. Aussi le fait qu'il se voyait aussi différent d'eux et s'interrogeait sur sa faculté à lui d'accepter les autres aussi différents soient-ils :

« [...] Pourquoi admettait-il, lui, la différence des êtres, pourquoi eût-il voulu pouvoir prêcher la libre et féconde éclosion des individualités, en favoriser le développement intégral, pourquoi n'avait-il

aucun désir de façonner les caractères à son image, d'emprisonner les énergies dans les sentiers qu'il lui plaisait de suivre et pourquoi, chez les autres, cette intolérance, ce prosélytisme tyrannique de la médiocrité?»<sup>(12)</sup>.

Si Jacques ne tolérait pas les rouages du système colonial, puisqu'il s'agit ici beaucoup plus de colonialisme (même si l'auteure évoque en même temps les valeurs qui caractérisent l'Occident notamment celui d'esprit de supériorité) et qu'il essayait par tous les moyens de les fuir c'est qu'il n'aimait pas avoir des préjugés sur les autres. Isabelle Eberhardt à travers son héros voudrait faire passer ce message de tolérance et de liberté vis-à-vis des autres et même ce qui pourrait transparaître à travers les propos du héros que c'est l'auteure qui parle et qui évoque en même temps ses propres choix. Si dans la nouvelle Jacques sera obligé d'abdiquer devant la volonté de ses supérieurs c'est parce qu'il faisait partie lui-même du système et que tout seul il ne pouvait résister.

Cependant pour Denise Brahim<sup>(13)</sup>, lui aussi ne s'empêchera pas de critiquer ses compatriotes comme l'a fait son supérieur vis-à-vis de son comportement et de ses choix. Cependant il reste qu'à la différence de ses compatriotes il aimera le pays ce qui lui fera prendre la décision, à un certain moment de sa vie, de s'y installer et de partager la vie de ses habitants.

Jacques dans *Yasmina* ne suivra pas la même voie. Il rentrera rapidement dans les « rangs » dès qu'il quittera Yasmina et deviendra comme tout le monde, adoptant même leurs idées et parlant leur langage, et critiquant les idées ridicules qu'il avait avant. Être pénétré par les valeurs de l'Occident et être touché par cette civilisation et ses idées, ceci transparaîtra beaucoup plus dans le langage qu'il adoptait désormais.

L'auteure offre deux types de héros qui au départ partagent les mêmes caractéristiques et les mêmes qualités et qui suivront pourtant deux chemins différents. Le contact qu'ils auront avec la société et la civilisation occidentale les influencera, chacun, différemment. Il s'agit pour l'auteure de faire voir comment la société peut influencer chaque personnage et les idées qui en résultera de cette influence. Pour Jacques *Le Major* l'influence sera négative même si elle provoquera son départ et fera s'écrouler le rêve qu'il s'est créé mais pour Jacques dans *Yasmina* la métamorphose est complète : ses idées, sa tolérance, sa naïveté, son amour pour la bédouine, tout s'effacera et deviendra ridicule.

Cependant même si l'auteure critiquait souvent la société occidentale et surtout sa présence en Afrique, un passage dans ses *Journaliers*, qui évoque la foule et la ville d'Alger, précisera quel type de civilisation elle rejette et critique :

« De plus en plus, je hais, féroce, aveuglément, la foule, cette ennemie-née du rêve et de la pensée. C'est elle qui m'empêche de *vivre* à Alger, comme j'ai vécu ailleurs. Ah, sale, malfaisante et imbécile *civilisation* ! Pourquoi l'a-t-on apportée et inoculée ici ? Non pas la civilisation du goût, de l'art, de la pensée, celle de l'élite européenne, mais celle, odieuse là-bas, effrayante, des grouillements infâmes d'en-dessous ! »<sup>(14)</sup>.

Elle évoquera aussi dans ses nouvelles les méfaits de cette civilisation et son importation sur les colonisés qu'ils soient du peuple ou les indigènes qui travaillaient pour l'armée française à travers la

peinture de leur misère et de leur abrutissement, à travers la politique coloniale qui effaçait les personnalités et les individualités.

« Ne provoquer aucune pensée chez l'indigène, ne lui inspirer aucun désir, aucune espérance surtout d'un sort meilleur. Non seulement ne pas chercher à les rapprocher de nous, mais, au contraire, les éloigner, les maintenir dans l'ombre, tout en bas...rester leurs gardiens et non devenir leurs éducateurs»<sup>(15)</sup>.

Le contact qu'auront ces colonisés avec la civilisation occidentale à travers l'armée les déshumanisera ce qui en fera, pour Jacques, des hommes dont :

« La pauvreté de leur vie, sans même une façade, le frappa : le service machinal, un petit nombre de mouvements et de gestes toujours les mêmes à répéter indéfiniment, par crainte d'abord, puis par habitude. En dehors de cela, de la vie réelle, personnelle, on leur avait laissé deux choses : l'abrutissement de l'alcool et la jouissance immédiate, à bon marché, à la maison publique. Là, dans ce cercle étroit, se passaient les années actives des leur vie... »<sup>(16)</sup>.

De cette misérable vie, ce qui l'étonnait le plus c'était qu'ils ne se soulevaient pas et acceptaient la situation de servitude et de déchéance dans laquelle ils étaient.

La conclusion à laquelle arrivera Jacques sera explicite du rôle que joue la France en Algérie, différent de celui qu'il s'était lui-même imaginé. Dans sa conception des choses, cette civilisation que l'on voulait inculquer aux autres ne semblait pas trouver sur le terrain des hommes qui s'y prêtaient ( en évoquant le rôle que jouaient les militaires sur cette terre et dans la société algérienne) mais c'est beaucoup plus cette politique d'isolation et de mise à l'écart que semble soulever l'auteure :

« [...]C'est le règne de la stagnation, et ces territoires militaires sont séparés du restant du monde, de la France vivante et vibrante, de la vraie Algérie elle-même, par une muraille de Chine que l'on entretient, que l'on voudrait exhausser encore, rendre impénétrable à jamais, fief de l'armée, fermé à tout ce qui n'est pas elle»<sup>(17)</sup>.

C'est le pouvoir démesuré que s'approprie l'armée dans la gestion et la domination de cette société qui se trouve encerclée et retranchée sur elle-même. L'image de l'Occident transparait à travers la dénonciation et la critique de ce qui semble détestable pour l'auteure notamment la politique du système colonial et sa façon de juger et d'écraser le colonisé. Même si elle offre dans ses récits un autre type d'occidental plus tolérant et plus humain mais l'échec sera provoqué par l'impuissance d'un individu face à tout un système ou toute une société.

#### L'appel de l'Orient

C'est un bouleversement des valeurs de l'Occident de l'époque que l'auteure opère dans ses écrits en faveur de l'Orient (qui se trouve être le Maghreb)qui souvent avait une image de mystère, de sensualité et de rêve. Une image qui apparaît aussi bien dans les textes que dans les peintures ou les photographies d'orientalistes. Isabelle Eberhardt sera parmi les premiers écrivains qui loin de cette représentation idéaliste révélera la réalité de cet Orient même si elle garde dans ses écrits la part du

rêve aussi qu'il représente, surtout dans ses descriptions des lieux et du désert principalement et l'influence que pourra avoir le pays pour un étranger.

Cependant ce qu'elle met en valeur dans cette représentation de l'Orient c'est beaucoup plus la réalité sociale (misère, pauvreté, exploitation...) telle qu'elle apparaît dans le contexte de la colonisation, tout en ne manquant pas de dénoncer, critiquer et rapporter certaines réalités concernant cette société (système patriarcale, femmes marginalisées...) qui lui semblent importants tout autant pour être dénoncés. Les personnages qu'elle choisit sont souvent des marginalisés, à qui on ne donne pas souvent la parole ou qui n'existent pas pour leur société. Ces marginalisés, l'auteure à travers leurs histoires leur donne cette possibilité d'exister pour se faire connaître d'une société qui souvent les écrase.

Yasmina, Embarka, Saâdia et Habiba, d'autres aussi dans d'autres textes, des fellahs, des paysans, des bédouins, des spahis, des tirailleurs, sont tous des colonisés, des dominés qui se meuvent au sein de la politique coloniale (système d'impôts, exploitation, expropriation, dévalorisation...); c'est la réalité sociale avec ses acteurs qui est mise au premier plan. Dans une de ces nouvelles : *Fellah*, l'auteure avertit dès le départ ses lecteurs : « Dans ce récit vrai, il n'y aura rien de ce que l'on est habitué à trouver dans les histoires arabes, ni fantasias, ni intrigues, ni aventures. Rien que la misère tombant goutte à goutte sur de la chair habituée, depuis toujours, à sa brûlure<sup>(18)</sup> »

Ce qui importe aussi pour l'auteure c'est l'image de ces êtres et leur statut dans la société de l'époque. Cependant elle montre également l'intérêt et l'attachement qu'elle porte vis-à-vis d'eux et qui la pousse à vouloir dénoncer leur souffrance. Elle ira même, dans une note de ses *Journaliers* jusqu'à élever le statut de ces marginalisés en les comparant avec les Européens : « Malgré les défauts et l'obscurité où ils vivent, les plus infimes bédouins sont bien supérieurs et surtout bien plus supportables que les imbéciles européens, qui empoisonnent le pays de leur présence<sup>(19)</sup> ».

Elle écrira aussi sur la désillusion de ceux qui se laissent tenter par « des mercenaires », qui envoyés vers des fellahs les abusant par leurs discours trompeurs afin de les pousser à s'engager dans l'armée française. L'auteure donne aussi une peinture très réelle et très émouvante sur la duperie à laquelle ils sont confrontés. *Les Enjôlés* est le récit de l'un d'eux. Poussés par la misère et par de faux discours, Djilali aura tout perdu puisqu'il ne retrouve aucun des attraits promis dans l'armée. Il devient pour sa communauté un étranger, n'ayant plus ni sa place ni sa terre.

« Oh ! elle a beau retentir maintenant la musique menteuse, elle ne trompe plus le *fellah*, et elle ne l'entraîne plus, il se sent un poids dans le cœur, il voit bien qu'il a conclu un marché trompeur, que sa place n'est pas loin des siens, mais bien sur la terre nourricière, sous les haillons du laboureur, dans la vie pauvre de ses ancêtres !

Et d'un geste rageur, au revers de sa manche, il essuie la sueur et la poussière de son front et les larmes de ses yeux...<sup>(20)</sup>.

Dans *Yasmina*, c'est à travers les pensées naïves de son héroïne que l'auteure donne certains détails sur la vie difficile de sa tribu. Cette dénonciation commence par l'évocation des conditions dans

lesquelles la tribu puisait l'eau saumâtre de l'oued que les troupeaux piétinaient parce que le gardien roumi des fouilles leur interdisait l'accès à la fontaine de la cour du bordj, cette eau était la cause de « [...] l'aspect maladif des gens de la tribu continuellement atteints de fièvres malignes »<sup>(21)</sup>. Elle parle aussi du traitement brutal et hostile des ouvriers des ruines mais aussi de l'administration militaire qui faisait qu'elle croyait que tout Français était l'ennemi irréconciliable des Arabes.

Sur cette connaissance des Français, l'héroïne n'avait comme modèle que ceux qui gardaient et travaillaient aux ruines. Yasmina savait tout ce que sa tribu a souffert de l'attitude des militaires ce qui lui laissait conclure que tous les Français étaient les ennemis des Arabes. En lui expliquant que tous les Français ne haïssaient pas les musulmans, Jacques voulait donner une autre image de la France que celle donnée par ceux qui la rendaient haïssable aux yeux des villageois analphabètes et obscurs. Mais finalement il rejoindra lui-même le rang de ces Français.

Le désir que proclama souvent l'auteure est d'être au service de ses frères musulmans souvent défigurés par les préjugés des colonisateurs. C'est dans ce but qu'elle soutiendra son mari, dans une des lettres qu'elle lui adressa, lorsqu'il se préparait à l'examen d'interprète des bureaux arabes :

« Songe qu'en travaillant pour le but que je te trace (...) tu travailleras pour tous tes frères arabes, pour tous nos frères musulmans : tu donneras à Messieurs les français arabophones et dédaigneux l'exemple d'un Arabe qui, ayant commencé comme spahi de 2<sup>e</sup> classe, se sera élevé à un rang envié et estimé par son intelligence et son travail ; (...). S'il y avait beaucoup d'Arabes comme cela en Algérie, les français seraient obligés de changer d'avis au sujet des « bicots ». C'est comme cela qu'il faut servir l'Islam et la patrie arabe... »<sup>(22)</sup>.

Isabelle Eberhardt en optant pour l'Orient ne le considérait pas uniquement comme une terre de substitution mais c'était son *Dar el Islam*. Là où elle voulait vivre et partager la vie des musulmans, là aussi où elle voulait vivre son islam. L'Algérie qu'elle s'est choisie comme patrie sera ce *Dar el Islam* qui lui apportera cette satisfaction de pouvoir pratiquer cette religion et de vivre les différentes sensations que lui procuraient cette spiritualité qu'elle cherchait dans tous ce qui était arabe et musulman, tous ce qui était ce vieil islam comme dans les lieux de prière et les zaouïas ou dans cette heure du « moghreb » qu'elle chérissait tant et qui lui procurait les sensations de paix et de quiétude, qui la satisfaisaient.

« Sentiment, sensation éprouvés déjà bien des fois en d'autres (lieux) de vieil islam introuvables à mesure que s'(envont) les jours, la nécessité de lutte et du travail m'apparaît de moins en moins nettement et moi qui, naguère encore, (rêvais de) voyages toujours plus lointains, qui souhaitais agir, j'en arrive à désirer sans oser encore me l'avouer bien franchement, que la griserie et la somnolence de l'heure présente puissent durer, sinon toujours, au moins longtemps encore »<sup>(23)</sup>.

L'auteure s'investira beaucoup dans la pratique de sa religion même si parfois certains de ses comportements étaient en contre sens. A travers son travail constant sur elle-même, une recherche perpétuelle pour pouvoir se connaître et même comprendre certains de ces comportements : « Il y a en moi des choses que je ne comprends pas encore, ou que je ne fais que commencer à comprendre. Et

ces mystères-là sont fort nombreux. Cependant, je m'étudie de toutes mes forces, je dépense mon énergie pour mettre en pratique l'aphorisme stoïcien « connais-toi toi-même ». C'est une tâche difficile, attrayante et douloureuse»<sup>(24)</sup>.

Cette recherche aboutira à la découverte d'une sorte de ressourcement qui la prémunit :

« Et maintenant, chaque fois que je vois apparaître et approcher les [signes] avants-coureurs d'une obscure idée quelconque, j'accours à cette chose indéfinissable qui unit l'homme à son Dieu- la prière- et je suis d'avance sûr du succès car j'y invoque ce Dieu Unique, Clément, Fort et capable de consoler sa faible créature en lui faisant supporter cette douce chose qu'on appelle « résignation»<sup>(25)</sup>.

Parler de la vie spirituelle d'Isabelle Eberhardt demande une recherche et une documentation très approfondie, chose que nous ne pouvons pas évoquer ici. Mais certains aspects de cette vie spirituelle apparaissent dans des passages des *Journaliers* ou dans des passages de son manuscrit qui dénote une sincérité de sa part.

À travers les passages que rapporte Catherine Stoll-Simon dans son livre *Si Mahmoud ou la renaissance d'Isabelle Eberhardt* et l'analyse qu'elle fit dans la partie qu'elle consacra au chemin que parcourra Isabelle dans son initiation puis son adoption à la foi musulmane, se démarque son cheminement :

« Enfin, le ravissement vers « la grande sérénité de l'Islam », lorsque « touché d'une grâce divine, en une absolue sincérité, je sentis une exaltation, sans nom, emporter mon âme vers les régions ignorées de l'extase ». Alors, « pour la première fois, je n'étais plus seul en face de la splendeur triste des Mondes... » ; voilà sans doute comment Isabelle glissa de l'attraction lyrique qu'exerça d'emblée sur elle tout ce qui touchait à la foi musulmane à une adhésion puissante et profonde à l'Islam »<sup>(26)</sup>.

Pour Catherine Stoll-Simon c'est cette adhésion à l'Islam qui fera qu'elle acceptera les préceptes fondamentaux parmi lesquels la résignation islamique c'est à dire *Le Mektoub*. Cette acceptation suivra à son tour une évolution pour aboutir à la fin à ce passage de son manuscrit à :

« ...Etre sain de corps, pur de toute souillure, après de grands bains d'eau fraîche, être simple et croire, n'avoir jamais douté, n'avoir jamais lutté contre soi-même, attendre sans crainte et sans impatience l'Heure inévitable de l'éternité – c'est bien la paix, et le bonheur musulmans – et qui sait ? – peut-être bien la sagesse»<sup>(27)</sup>.

L'un des personnages qui se démarquera par cette acceptation du sort est Yasmina qui dans son vécu et tout au long de son histoire jusqu'à la fin acceptera son sort et vivra et mourra en résignée, ne se soulevant aucunement contre ce *Mektoub* auquel elle était habituée. Même si à la différence de l'auteure ce n'est aucunement par connaissance approfondie de la religion mais beaucoup plus parce qu'on le lui avait appris.

Deux notions reviennent chez Isabelle Eberhardt : *Liberté* et *Mektoub*. L'auteure conjugue souvent ces deux notions dans ses textes. Si la deuxième est spécifique uniquement au monde de l'Orient, la première se partagera entre les deux mondes. La rencontre qu'opèrera l'auteure entre ces deux univers échouera dans les deux histoires qui les évoque cependant ce qui semble étonnant c'est le fait que dans

sa propre vie l'auteure semble avoir réussi cette union des deux mondes. Du premier comme du deuxième elle ne fera que choisir ce qui la conviendra et réussira à être la jonction des deux.

« De fait, pendant les cinq ans de sa vie nouvelle, elle sera à la fois un être libre et un être soumis à Dieu, une femme formée de ces deux rives dont elle conjuguera les fondamentaux avec une hardiesse inouïe jusqu'en ce jour d'octobre 1904 où elle périt, au milieu des siens, dans l'inondation d'Aïn Sefra »<sup>(28)</sup>.

Que ce soit dans les choix qu'elle fait (son mariage avec un indigène, son adoption de la foi musulmane, son entrée dans la confrérie...) ou dans la vie qu'elle se choisit (vivre sous une identité masculine, parcourir le désert et les villes...) l'auteure aura en elle la résignation islamique et le désir de liberté. Elle réussira dans sa vie ce qu'elle fera échouer pour ses héros.

### **Conclusion**

Ainsi, l'image que l'auteure donne des deux sociétés dans ses textes est souvent celui d'un double regard : l'un hostile sur l'Occident représenté par son administration coloniale et l'autre plus sensible sur l'Orient représenté par les indigènes (leurs mœurs, leurs traditions, leur misère, leurs croyances aussi, en plus certaines caractéristiques qui se retrouvent souvent chez ses héroïnes comme le fatalisme et la passivité...). Le regard qu'elle lance sur la société algérienne est loin d'être docile puisqu'elle y évoque le système social essentiellement patriarcal qui réprime certaines libertés surtout pour la femme représentée souvent par la bergère, la paysanne que les conditions de misère la soif de liberté conduisent à la débauche et à vivre en marge de la société.

Si la rencontre des deux mondes réussit pour l'auteure c'est que d'une part elle ne fait partie d'aucun système puisqu'elle fuit la société dans laquelle elle ne s'est jamais retrouvée, et d'autre part elle réussit en même temps à extraire de chaque société ce qui lui semble nécessaire sans pour autant négliger le fait le plus important, c'est qu'elle adopte l'Islam. En devenant musulmane (même si elle refusait toujours le statut de la femme cloîtré, obligé de rester à la maison et de vivre sa foi) elle adoptera en même temps le peuple et la tradition. La seule chose qui semble la caractériser est cette recherche de liberté de penser et d'agir selon ses idées et de ne point être obligé d'appartenir à un système où précisément une société qui réprime cette liberté.

### **Référence :**

1. DÉJEUX, Jean, *La littérature algérienne contemporaine*, France, Presses Universitaires de France, « Que sais-je », p. 57.

2. *Ibid.* p. 37.
3. EBERHARDT, Isabelle, *Œuvres complètes. Ecrits sur le sable (récits, notes et journaliers)*, Paris, Grasset, 1988, pp. 444-445.
4. STOLL-SIMON, Catherine, *Op. cit.*, p. 20.
5. *Ibid.* p. 31.
6. *Ibid.* pp. 31-32.
7. REZZOUG, Simone. *Isabelle Eberhardt*, Alger, Office des Publications Universitaires, p. 13.
8. EBERHARDT, Isabelle, *Yasmina...et autres nouvelles algériennes présentées par Delacour & Huleu*, Paris, Editions Liana Levi, 1986, p.160.
9. *Ibid.*p. 162.
10. *Ibid.* p. 163.
11. *Idem.*
12. *Ibid.* p. 163.
13. BRAHIMI, Denise. *L'oued et la zaouïa. Lectures d'Isabelle Eberhardt*, Alger, Office Des Publications Universitaires, 1983.
14. EBERHARDT, Isabelle, *Œuvres complètes. Ecrits sur le sable (récits, notes et journaliers)*, *Op. cit.*, p. 445.
15. EBERHARDT, Isabelle, *Yasmina...et autres nouvelles algériennes présentées par Delacour & Huleu*, *Op. cit.*, p.167.
16. *Ibid.* pp. 165-166.
17. *Ibid.* p. 167.
18. REZZOUG, Simone. *Isabelle Eberhardt*, *Op. cit.*, p. 34.
19. *Si Mahmoud ou la renaissance d'Isabelle Eberhardt*, *Op. cit.*, p. 40.
20. *Yasmina...et autres nouvelles algériennes présentées par Delacour & Huleu*, *Op. cit.*, pp. 157-158.
21. *Ibid.* p. 46.
22. STOLL-SIMON, Catherine, *Op. cit.*, p. 130.
23. ROCHD, Mohamed, *Isabelle Eberhardt. Le dernier voyage dans l'ombre chaude de l'islam*, Alger, Entreprise nationale du livre, 1991, p. 195.
24. STOLL-SIMON, Catherine, *Op. cit.*, p. 109.
25. *Idem.*
26. *Ibid.* pp. 112-113.
27. ROCHD, Mohamed, *Isabelle Eberhardt. Le dernier voyage dans l'ombre chaude de l'islam*, *Op. cit.*, p. 194.
28. STOLL-SIMON, Catherine, *Op. cit.*, pp. 132-133.